

Traduction littéraire et diffusion culturelle : entre esthétique et politique

Louis Jolicoeur

Volume 22, numéro 2, 2010

La traduction à l'ère de la mondialisation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1009122ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1009122ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jolicoeur, L. (2010). Traduction littéraire et diffusion culturelle : entre esthétique et politique. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 22(2), 177–196. <https://doi.org/10.7202/1009122ar>

Résumé de l'article

La traduction d'une oeuvre littéraire va bien au delà de la seule portée littéraire du texte source. Les choix effectués dépendent au premier chef des orientations idéologiques, du poids des cultures les unes par rapport aux autres, des décisions d'ordre éditorial et politique, et enfin des stéréotypes entretenus entre les cultures, lesquels n'existent pas non plus dans l'abstrait mais tirent en général leurs racines des réalités historiques, pour être ensuite alimentés souvent par les intérêts divergents d'un groupe par rapport à un autre. Dans ce contexte, le traducteur d'un roman ne fait pas simplement un métier de passeur entre une culture et une autre; il est le véhicule d'une intention plus ou moins articulée, voire plus ou moins consciente, et il s'inscrit clairement dans un rapport de force, de faiblesse, de lutte éventuellement, entre un groupe culturel et un autre. Afin d'en savoir davantage sur cette problématique, il faut se poser les questions suivantes : Qui parmi les auteurs d'un pays traduit-on ? Qui les traduit et les publie ? Pour qui les traduit-on ? Comment les traduit-on ? Dans quel but les traduit-on ? Le présent article se penche sur le cas des auteurs québécois en Italie, à cet égard exemplaire.

Traduction littéraire et diffusion culturelle: entre esthétique et politique

Louis JOLICCEUR
Université Laval

RÉSUMÉ

La traduction d'une œuvre littéraire va bien au delà de la seule portée littéraire du texte source. Les choix effectués dépendent au premier chef des orientations idéologiques, du poids des cultures les unes par rapport aux autres, des décisions d'ordre éditorial et politique, et enfin des stéréotypes entretenus entre les cultures, lesquels n'existent pas non plus dans l'abstrait mais tirent en général leurs racines des réalités historiques, pour être ensuite alimentés souvent par les intérêts divergents d'un groupe par rapport à un autre. Dans ce contexte, le traducteur d'un roman ne fait pas simplement un métier de passeur entre une culture et une autre; il est le véhicule d'une intention plus ou moins articulée, voire plus ou moins consciente, et il s'inscrit clairement dans un rapport de force, de faiblesse, de lutte éventuellement, entre un groupe culturel et un autre. Afin d'en savoir davantage sur cette problématique, il faut se poser les questions suivantes: Qui parmi les auteurs d'un pays traduit-on? Qui les traduit et les publie? Pour qui les traduit-on? Comment les traduit-on? Dans quel but les traduit-on? Le présent article se penche sur le cas des auteurs québécois en Italie, à cet égard exemplaire.

ABSTRACT

Translation of a literary work reaches well beyond the literary scope of the source text. The choices made depend to a large extent on ideological leanings, the comparative importance of source and target cultures, decisions of an editorial or political nature, and prevailing stereotypes maintained by the two cultures—

stereotypes that do not exist in a vacuum but that are generally rooted in historical realities and kept alive over time by the divergent interests of one group in relation to the other. In such a context, translators of novels are more than just carriers of messages from one culture to another; they are the vehicles of an intent that has been articulated more or less explicitly and indeed more or less consciously, and they clearly take part in an ongoing relationship of strength, weakness and possibly conflict between two cultures. To gain a better grasp of this issue, we must consider the following questions: Among the authors of a given culture, which ones do we translate? Who translates and publishes these authors? Who are the readers for whom these translations are made? How are these authors translated? Towards what end are they translated? This article examines these questions using the example of Quebecois authors in Italy, a country that is exemplary in this regard.

S'il nous semble évident, à nous traducteurs et traductologues, que traduction littéraire et diffusion culturelle vont de pair, il n'en demeure pas moins que cette équation n'est pas largement admise en dehors du cercle des spécialistes.

Il semble pourtant difficilement discutable, même pour ceux, malheureusement trop nombreux, pour qui la traduction demeure une réalité encore bien obscure, que la nécessité de faire connaître notre littérature et de lui faire franchir des frontières a pour corollaire, en général, le travail du traducteur.

Même s'il est vrai que les difficultés auxquelles les traducteurs doivent faire face semblent de prime abord strictement techniques et linguistiques, il ne faut pas perdre de vue que la traduction n'existe pas dans l'abstrait, et qu'elle ne saurait se définir dans une perspective strictement linguistique et absolue: on sait bien, en effet, que, quand il est question de culture, rien ou à peu près n'existe dans l'absolu, *a fortiori* le travail du traducteur. Ainsi, les choix de traduction dépendent avant tout des orientations idéologiques, du poids des cultures les unes par rapport aux autres, des décisions d'ordre éditorial et politique, et enfin des stéréotypes entretenus entre les cultures, lesquels n'existent pas non plus dans l'abstrait, mais trouvent au contraire, en général, leurs racines dans des réalités

historiques, pour être ensuite alimentés par les intérêts souvent divergents d'un groupe par rapport à un autre. Dans ce contexte, le traducteur qui traduit un roman ne fait pas simplement son métier de passeur entre une culture et une autre: il est le véhicule d'une intention plus ou moins articulée, peut-être même plus ou moins consciente, et il s'inscrit clairement dans un rapport de force entre un groupe culturel et un autre. La traduction est ainsi politique, affrontements, manipulation, voire subversion. Et quand on songe à la traduction, il faut s'interroger: qui traduit-on? Pour qui traduit-on? Et bien sûr, ce que l'on verra dans un instant: comment traduit-on? On ne saurait donc avancer que la traduction représente une dimension négligeable dans la grande question de la diversité culturelle.

Pour illustrer mon propos sur l'importance de la traduction d'une littérature nationale et de l'étude du contexte dans lequel celle-ci s'effectue, voyons la situation de nos voisins du sud. Notons d'abord que, si la production littéraire annuelle de la plupart des pays européens est constituée, bon an mal an, de 20 à 40 % de traductions, seulement 3 % des titres publiés en 2008 aux États-Unis étaient des traductions. Mentionnons en outre que si l'Italie, l'Espagne ou le Québec ont acheté cette même année les droits de plusieurs centaines de livres aux États-Unis, ces derniers ont en revanche acheté les droits de seulement quelques dizaines de livres italiens, espagnols ou québécois, littéraires ou non. Il n'y a guère lieu de s'étonner dans ce contexte de ce que les jeunes de Philadelphie et de Baltimore ne sachent pas trop où se trouve Florence ou Salamanque, sans parler de Québec ou de Chicoutimi¹. Ce que nous apprenons de cet état de fait, c'est qu'outre quelques grands noms, les écrivains du monde demeurent totalement inconnus dans les principaux centres de pouvoir, et cela n'est pas sans conséquence. C'est pourquoi le traducteur qui souhaite remplir un rôle plus actif que celui auquel il a été traditionnellement confiné peut proposer des avenues nouvelles, des textes inédits, des cultures autres à découvrir. Il peut ainsi contribuer à rapprocher les peuples et à faire tomber les préjugés et les stéréotypes par le meilleur moyen qu'il a à sa disposition: la connaissance de l'autre.

Si le rôle du traducteur est de faire connaître l'autre chez soi et de faire connaître les siens chez l'autre, on voit que la chose n'est pas simple dans un monde où le pouvoir s'exprime non

seulement par l'appareil économique mais aussi par le poids de la culture dominante et l'asymétrie des projets de traduction. Ainsi, si l'on accepte que le pendant d'une culture dominante et d'une relation asymétrique est la question des auteurs et des cultures périphériques, et que le Québec est périphérique à plusieurs égards (au sein de la francophonie, du Canada, de l'Amérique), la question se pose aussi de voir *comment* les auteurs québécois se font connaître.

L'ethnocentrisme ne se manifeste pas seulement par le choix des auteurs à traduire, mais aussi par les techniques de traduction employées, et le monde anglo-saxon ne détient pas le monopole de la «trahison» de l'autre. L'ethnocentrisme en traduction a sans doute connu ses plus grandes heures de gloire dans la France des XVIII^e et XIX^e siècles, époque où est apparue l'expression «Les belles infidèles» (Mounin, 1955), et où l'on traduisait souvent non pas tant pour s'ouvrir à l'autre que pour mieux le phagocyter. C'était l'époque où la traduction des Anglais équivalait à une mission civilisatrice des «barbares insulaires», comme disaient certains et où, ainsi, on troquait le thé pour le vin, nettement plus seyant dans un roman d'amour, et où l'on affirmait sans ambages: «Si Homère vous dérange, changez Homère!».

Depuis cette époque peu glorieuse de l'histoire de la traduction, le pendule a continué d'osciller entre les tenants d'une fidélité à tout prix et les adeptes d'une approche plus libérale. Nous avons par exemple du côté des «fidèles» un Antoine Berman (1984), sans doute le meilleur représentant de ce courant qu'il défend en vertu du respect inconditionnel de l'autre, de l'effacement nécessaire de soi face à l'étrangeté de l'étranger, face à son attrait mais aussi ses aspérités. Du côté des «infidèles», nous avons ceux qui ne cachent pas qu'un projet de traduction peut dépasser, voire utiliser l'autre et s'inscrire, par exemple dans les traductions, fort québécoisées, des pièces de théâtre du Québec hypernationaliste des années soixante, dans un contexte de lutte nationale² (Brisset, 1990). Sans oublier ceux qui n'hésitent pas à «hexagoniser» un auteur comme Mordecai Richler, dont les histoires, rédigées en anglais, se passent à Montréal mais semblent avoir tout perdu de cette réalité québécoise une fois traduites en français «de France».

Le débat a cours encore aujourd'hui et ne trouvera sans doute jamais de réponse définitive. Cela est par ailleurs heureux et confirme que nous continuerons de traduire et de retraduire les grands textes chaque demi-siècle en moyenne (n'était-ce pas Berman qui disait justement qu'un texte définitif relève de la religion ou... de la fatigue?).

Au sujet du débat entre fidèles et infidèles, ou entre sourciers et ciblistes, si l'on préfère, notons que là non plus rien n'est simple. Car si l'approche de Berman est l'incarnation même de l'ouverture à l'autre, la technique qui en découle, et qui invite le traducteur à violenter sa propre langue pour faire de la place à l'étranger et à sa langue, peut dans ses excès mener le lecteur à penser, en toute légitimité: mais cet auteur sait-il écrire? Ce qui n'est guère pour contribuer à le faire entrer dans la culture d'arrivée. Ainsi, si Lawrence Venuti (1995), autre grand penseur des questions de traduction et de manipulation culturelle, a sans doute raison en estimant que toute traduction est ethnocentrique, il y a tout de même lieu de nuancer. Ainsi, nous pourrions proposer que, si l'on pense à l'auteur et à sa culture avant toute chose, la traduction aura plus de chance de respecter l'autre. S'il y a véritablement désir de traduire, de reproduire l'autre pour l'autre d'ici, et enfin de reproduire l'ambiguïté de l'autre (qui sera sa principale définition³), plutôt que de l'élucider, alors peut-être arriverons-nous à être moins ethnocentriques.

Ces exemples qui illustrent les implications idéologiques de l'approche traductologique nous permettent d'aller plus loin encore dans les enjeux sociaux et politiques de la traduction, et c'est ce que je me propose de faire en me penchant sur une application précise de ce qu'implique la pratique de la traduction littéraire. Rappelons d'abord combien l'objectivité est forcément illusoire en matière de culture, car au delà de la beauté et de sa difficile définition, il y a aussi le fait que le beau n'est pas neutre, que le choix de l'autre à traduire répond à des motivations plus souvent idéologiques qu'esthétiques, et que l'acte de traduire a souvent comme objectif, au delà de la souhaitable ouverture à l'autre, d'obtenir quelque «valeur ajoutée» dans la langue d'arrivée (là encore parfois sur un plan plus politique que littéraire), ce qui n'est pas sans conséquence dans les débats de l'heure sur la diversité culturelle⁴.

Dans ce contexte, la place de la littérature québécoise en Italie est tout à fait intéressante. La présente étude, effectuée en 2007-2008, porte sur les choix des éditeurs italiens au moment de traduire la littérature québécoise et vise à étudier le regard que porte l'Italie sur le Québec ainsi que l'impact de ces traductions sur la scène littéraire italienne. Les choix de livres traduits, les maisons d'édition impliquées et les façons de traduire, tout cela est en effet très révélateur. On y découvre le regard que l'on porte sur l'autre, y compris les préjugés et les stéréotypes, s'il y a lieu, puis, à l'inverse, l'impact de l'autre sur soi. Les observations présentées ici sont encore préliminaires, mais nous pouvons d'emblée constater que les choix effectués en matière d'ouvrages traduits semblent judicieux.

Ces choix vont en tout cas bien au delà des mythes et des stéréotypes habituels liés au Québec et aux Québécois: îlot francophone dans une mer anglophone, défricheurs du Nord, etc. Nous pouvons aussi constater, avec un certain étonnement, que non seulement les choix sont très représentatifs du Québec d'aujourd'hui, mais aussi que les titres publiés sont très nombreux: plus d'une centaine d'auteurs, dont près de soixante-quinze poètes! Notons par ailleurs que les éditeurs sont en général connus mais petits, que les tirages sont limités, et les livres souvent mal distribués. C'est là un élément d'information qui révèle un intérêt certain, mais peut-être un peu déconnecté du grand public; si tel est le cas, c'est au détriment, malheureusement, d'une perspective de diversité culturelle et de diffusion de notre culture littéraire.

Outre les questions plus techniques reliées au monde de l'édition, et qui touchent aux deux premières questions mentionnées plus haut – Qui traduit quoi? Pour qui traduit-on? –, il faut également se pencher sur l'autre grande question: comment les ouvrages québécois sont-ils traduits? Ne perdons pas de vue que le *comment* peut lui aussi refléter des préjugés et des stéréotypes. Ce que nous observons d'emblée dans les traductions étudiées dans le cadre de cette recherche, c'est d'abord une qualité sans équivoque dans l'art de traduire, mais également une certaine hésitation de la part des traducteurs, liée parfois à une mauvaise compréhension de certaines particularités linguistiques du français québécois, ou simplement causée par la distance géographique – et culturelle

– entre le Québec et l'Europe. En cas de doute, on freine l'audace. Et la littérature québécoise semble encore inspirer pas mal de doute! Or, sans audace, et donc sans appropriation de l'œuvre, les textes demeurent souvent plus froids. Cela peut expliquer d'ailleurs leur confinement à de petites maisons et à de faibles tirages. Mais tout cela, comme les premières questions abordées plus haut, demande à être étudié plus à fond.

Pour entrer dans le vif de la recherche effectuée, et dans la façon dont ces questions illustrent ces jalons de réflexion, nous allons voir quelques résultats préliminaires sur la présence de la littérature québécoise dans les librairies italiennes, après quoi nous présenterons quelques exemples du *modus operandi* des traducteurs italiens de littérature québécoise.

Les listes qui suivent ont été créées pour synthétiser les renseignements recueillis sur la place de la littérature québécoise en Italie; à noter que les auteurs peuvent se retrouver dans plusieurs des listes qui suivent, certains auteurs qui touchent à plus d'un genre ayant par exemple vu publier en Italie tant des romans ou des recueils de nouvelles que des recueils de poésie. Les chiffres entre parenthèses font référence aux nombres de titres traduits par auteur, l'astérisque (*) signifiant que seul un extrait d'une œuvre est paru, en général dans une anthologie collective (ceci s'appliquant essentiellement aux poètes)⁵.

Voici la liste des romanciers/nouvellistes québécois dont nous avons pu retracer des traductions en Italie, ou dont des traductions sont imminentes:

François Barcelo (1), Nadine Bismuth (1), Marie-Claire Blais (2), Elena Botchorichvili (1), Jacques Brault (1), Nicole Brossard (1), Chrystine Brouillet (1), Fulvio Caccia (1), André Carpentier (1), Ying Chen (3), Gil Courtemanche (1), Carole David (1), Sylvie Desrosiers (1), Réjean Ducharme (1), Abla Farhoud (1), Lise Gauvin (1), Claude Gauvreau (1), Anne Hébert (4), Marie-Francine Hébert (1), Louis Hémon (5)⁶, Suzanne Lamy (1), Gilles Marcotte (1), Marco Micone (2), Maryse Pelletier (1), Jacques Poulin (1), Monique Proulx (1), Régine Robin (1), Gabrielle Roy (3), Hector de Saint-Denys Garneau (1), Gaétan Soucy (2), Yves Thériault (4)⁷, Yolande Villemaire (2), Bianca Zagolin (1).

La poésie sera traitée de façon plus succincte dans cette étude, car il s'agit d'un genre dont les modes de diffusion, ainsi

que les effets en matière de diffusion culturelle, nous paraissent bien différents de ce que l'on peut observer avec le roman et la nouvelle. Nous noterons par ailleurs que, dans la grande majorité des cas, il s'agit essentiellement de poèmes isolés publiés dans des anthologies collectives (au nombre de 4), comme l'indique l'astérisque entre parenthèses, car en fait seulement 14 poètes sur 73 ont vu un ou plusieurs recueils complets traduits et publiés. Ceci étant dit, voici en vrac les auteurs dont nous avons retracé des œuvres traduites, dans des recueils, des anthologies collectives ou des revues, en Italie:

Nérée Beauchemin (*), Michel Beaulieu (*), Claude Beausoleil (*), Normand de Bellefeuille (*), Jean Éthier-Blais (*), Marie-Claire Blais (*), Réginald Boisvert (*), Louise Bouchard (*), Jacques Brault (*), André Brochu (*), Nicole Brossard (1), Yves-Gabriel Brunet (*), Arthur Buies (*), Fulvio Caccia (*), Paul Chamberland (*), François Charron (*), Robert Choquette (*), Cécile Cloutier (*), Octave Crémazie (*), Denise Desautels (*), Roger Des Roches (*), Alfred Desrochers (1), Rosaire Dion-Lévesque (*), Hélène Dorion (1), Raoul Duguay (*), Louis Fréchette (*), François-Xavier Garneau (*), Sylvain Garneau (*), Rhéal Gaudet (*), Lise Gauvin (*), Claude Gauvreau (*), Roland Giguère (2), Gérald Godin (*), Alain Grandbois (*), Éloi de Grandmont (*), Daniel Guénette (*), Anne Hébert (2), Gilles Hénault (1), Maurice Henrie (*), François Hertel (*), D. G. Jones (*), Marcel Labine (*), Guy Lafond (*), Michèle Lalonde (*), Blanche Lamontagne-Beauregard (*), Gilbert Langevin (*), Gatien Lapointe (*), Paul-Marie Lapointe, Rina Lasnier (*), Félix Leclerc (*), Pamphile Lemay (*), Albert Lozeau (*), Robert Melançon (*), Gaston Miron (5), Paul Morin (1), Émile Nelligan (1), Fernand Ouellette (1), Suzanne Paradis (*), Anthony Phelps (1), Jean-Guy Pilon (1), André Roy (*), Jean Royer (*), Hector de Saint-Denys Garneau (1), Daniel Saint-Germain (*), Michel van Schendel (1), Benjamin Sulte (*), France Théoret (*), Élise Turcotte (*), Marie Uguay (*), Denis Vanier (*), Gilles Vigneault (*), Yolande Villemaire (*), Josée Yvon (*).

Pour ce qui est du théâtre, nous pouvons retrouver sur les étagères des principales librairies italiennes des pièces publiées par les auteurs suivants, qui ont à peu près toutes été jouées en Italie (le premier chiffre indique le nombre de titres publiés; le second indique, s'il y a lieu, le nombre de représentations que nous avons pu relever):

François Archambault (1-1), Michel-Marc Bouchard (5-2), Pan Bouyoucas (1-0), Normand Chaurette (2-3), Daniel Danis (1-0), René-Daniel Dubois (1-1), Carole Fréchette (1-0), Jean-Louis Gaudet (1-0), Marie Laberge (1-1), Larry Tremblay (1-1), Michel Tremblay (1-1).

Ajoutons à cette liste le nom de quelques autres dramaturges dont des pièces ont été traduites et représentées en Italie, sans que le texte n'ait fait l'objet d'une publication en bonne et due forme:

Chantal Bilodeau (1), Frédéric Blanchet (1), Denise Boucher (1), Marie Brassard (1), Hervé Dupuis (1), Claude Gauvreau (1), Suzanne Lebeau (2), Robert Lepage (2), Michel Monty (1), Wajdi Mouawad (1), Hélène Pedneault (1), Patrick Quintal (1), Catherine-Anne Toupin (1), Lise Vaillancourt (1).

Pour ce qui est de l'essai, finalement, quelques auteurs ont également été traduits en Italie:

Bernard Arcand (1), Roland Bourneuf (1), Jacques T. Godbout (1), Réal Ouellet (1), François Paré (1).

La première observation que nous pouvons faire à la lumière de cette information est que la littérature québécoise semble très connue en Italie, du moins à en juger par le nombre impressionnant d'auteurs recensés (123). Il faudra certes vérifier la portée réelle des éditeurs en jeu, ce que nous verrons plus loin, mais la première impression est sans contredit qu'il y a en Italie un intérêt réel pour les auteurs du Québec. Une autre conclusion légitime est que le nombre de poètes et de dramaturges traduits en Italie est, en proportion de leur nombre absolu, nettement plus élevé que celui des romanciers et des nouvellistes. En effet, les chiffres sont à cet égard sans ambiguïté: les auteurs québécois traduits en Italie se répartissent ainsi: 23 romanciers/nouvelles, 64 poètes, 9 romanciers/nouvelles qui sont également poètes, 22 dramaturges, 5 essayistes.

Pour ce qui est du genre, nous observons ainsi que les auteurs québécois traduits en Italie le sont dans les proportions suivantes:

Romanciers/nouvelles	(23 + 9 = 32)	24 %
Poètes	(64 + 9 = 73)	56 %
Dramaturges	(22)	17 %
Essayistes	(5)	3 %

Il est intéressant maintenant de comparer ces chiffres à ceux qu'offre le site de l'Infocentre littéraire des écrivains québécois (L'île)⁸, préparé par l'Union des écrivaines et écrivains québécois (UNEQ), où sont proposées des bio-bibliographies de près de 1 000 auteurs québécois. Ce site classe les auteurs par genre, certains auteurs pouvant apparaître dans plus d'une catégorie. Sur un total de près de 1 000 auteurs, 567 sont associés au roman, 227 à la nouvelle, 72 au conte, 392 à la poésie, 122 au théâtre, 282 à l'essai⁹. C'est donc dire que les auteurs québécois se divisent de la façon suivante (pour les fins de cette étude, nous associons le conte à la nouvelle):

Romanciers/nouvellistes	(866)	53,5 %
Poètes	(392)	23 %
Dramaturges	(122)	7 %
Essayistes	(282)	16,5 %

Les auteurs québécois traduits en Italie étant au nombre de 123, nous pouvons dire que par rapport aux 1 000 auteurs recensés sur le site de L'île, c'est dans la proportion relativement élevée d'un peu plus de 12 % que nos auteurs sont traduits en Italie.

La proportion de romanciers/nouvellistes traduits en Italie par rapport au nombre total de romanciers/nouvellistes recensés par le site de L'île est en revanche de 3,7 %, une proportion beaucoup plus faible que le chiffre de 12 % correspondant à la proportion d'auteurs québécois traduits en Italie de façon générale.

Quant à la proportion de poètes traduits en Italie par rapport au nombre total de poètes recensés par le site de L'île, elle est de 19 %. En fait, *grosso modo*, si les poètes sont deux fois moins nombreux que les romanciers/nouvellistes répertoriés dans le site de L'île, ils sont au contraire deux fois plus nombreux que les romanciers/nouvellistes à être traduits en Italie. Étonnante constatation, mais qui doit être nuancée par le fait que la plupart des poètes sont publiés dans des anthologies collectives.

La proportion de dramaturges traduits en Italie par rapport au nombre total de dramaturges recensés par le site de L'île est, quant à elle, de 18 %, un chiffre également remarquable, mais qu'il faut prendre avec un certain recul, car seulement la

moitié des dramaturges ont vu leurs œuvres publiées. Tout de même, en matière de visibilité de la culture québécoise, c'est bel et bien un chiffre impressionnant.

Enfin, la proportion d'essayistes traduits en Italie par rapport au nombre total d'essayistes recensés par le site de L'île n'est que de 2 %.

Selon une perspective que nous appellerons endogène, on pourrait attribuer cet écart de proportion au fait que la poésie soit plus valorisée en Italie qu'au Québec (bien que l'affirmation soit discutable): les Italiens affirmeraient ainsi dans le choix de leurs traductions les goûts littéraires qui sont propres à leur culture et privilégieraient un genre précis en important la poésie dans des proportions plus importantes que celles où elle est produite dans la culture de départ. Selon une perspective que nous appellerons exogène, on peut expliquer l'écart en disant que, dans son intérêt pour la culture québécoise, l'Italie a une prédilection pour la poésie québécoise.

Difficile à dire. Nous pourrions aussi mettre l'accent sur le genre lui-même, et dire que la poésie se prêterait davantage à la traduction. Autre affirmation pour le moins discutable, on en conviendra. Nous aurions également pu penser que ces résultats ne constituent que le reflet d'un penchant en faveur de la poésie d'un petit groupe d'amis du Québec et de traducteurs et spécialistes, regroupés par exemple au sein du Centro Interuniversitario di Studi Quebecchesi (CISQ). Mais la grande diversité des groupes en jeu – gouvernements, universités, traducteurs, maisons d'édition, etc. –, rend cette hypothèse peu vraisemblable. Il reste une explication plus prosaïque: bon nombre des poètes traduits n'ont vu que quelques-uns de leurs poèmes traduits, dans des anthologies collectives, notamment. Pour avoir un tableau plus clair, il faudrait recenser non seulement le nombre d'auteurs traduits, mais également le nombre de titres publiés, ainsi que les tirages. C'est une entreprise à laquelle il faudra un jour se consacrer. Quant aux titres traduits en Italie, les chiffres varient considérablement par rapport aux chiffres que nous venons de voir par auteur, car, comme il a été mentionné plus haut, un certain nombre de romanciers/nouvellistes ont plus d'un livre traduit, ou plus d'une traduction d'un même roman, alors qu'un certain nombre de poètes ne sont publiés que dans des anthologies collectives.

Voyons les chiffres correspondant aux titres publiés, pour un total de 90 publications:

Romans et recueils de nouvelles:	(49)	55 %
Recueils de poésie (21 individuels, 4 collectifs):	(25)	27 %
Pièces de théâtre:	(12)	13 %
Essais:	(4)	5 %

Le rapport entre romans/recueils de nouvelles et recueils de poésie est, on le voit, complètement inversé par rapport à celui observé précédemment entre romanciers/nouvellistes et poètes. Cela redonne certes au roman et à la nouvelle une place plus importante que nous ne l'avions d'abord pensé, mais il demeure que le nombre impressionnant de poètes traduits en Italie est un fait indéniable et fort significatif, qu'il faudrait confronter avec la situation présente dans d'autres sphères linguistiques, l'espagnole par exemple¹⁰.

Quelles que soient les conclusions qu'on choisit de tirer de cette observation, il faut pour le moins noter l'importance de la place de la poésie dans la littérature québécoise traduite en Italie et, à défaut d'en fournir une explication définitive, tenter d'en voir l'impact sur l'image du Québec ainsi véhiculée dans le pays d'accueil de ces traductions.

Avant de tenter d'analyser cette image, notons d'autres éléments importants. Il est en effet remarquable que, parmi les romanciers, outre peut-être Anne Hébert, Louis Hémon, Suzanne Lamy, Gabrielle Roy et Yves Thériault, les auteurs sont essentiellement contemporains. Parmi ceux-ci, nous recensons par ailleurs un certain nombre d'auteurs de romans pour la jeunesse (ou du moins dont l'œuvre traduite en Italie relève de ce genre), notamment Chrystine Brouillet et Sylvie Desrosiers.

Sur ce point, les romanciers s'opposent aux poètes, puisqu'un bon nombre d'entre eux sont nettement moins représentatifs de la réalité contemporaine, celle dont nous pourrions estimer qu'elle contribue à façonner l'image actuelle de la société québécoise projetée en Italie au moyen de la traduction de sa littérature. En fait, un grand nombre de poètes sont du XIX^e siècle: Nérée Beauchemin, Arthur Buies, Octave Crémazie, Louis Fréchette, François-Xavier Garneau et Pamphile Lemay; ou ils sont nés au tout début du XX^e siècle: Robert Choquette, Alfred Desrochers, Rosaire Dion-Lévesque,

Alain Grandbois, Anne Hébert, Blanche Lamontagne-Beauregard, Rina Lasnier, Albert Lozeau, Émile Nelligan et Hector de Saint-Denys Garneau.

Outre les chiffres, il faudrait aussi se pencher sur des questions comme le tirage, l'année de publication, l'importance des maisons d'édition, la qualité des traductions, etc. C'est là une tâche considérable, qui reste à accomplir. À cet égard, notons d'abord que, si les premières traductions d'œuvres littéraires québécoises en Italie ont été faites au cours des années cinquante, c'est depuis la fin des années quatre-vingt-dix que l'on observe un véritable engouement pour notre littérature au pays de Moravia. En particulier depuis 2003, année où le Canada était l'invité d'honneur de la Foire internationale du livre de Turin, dans le cadre de laquelle ont été présentées une dizaine de traductions italiennes de romans québécois (il est intéressant d'observer que lors de cette même année 2003, le Québec était l'invité d'honneur de la Foire internationale du livre de Guadalajara, plus grande foire du livre du monde hispanique). À noter également que, si les traductions à l'origine étaient souvent le fait de petites maisons d'édition, certains auteurs québécois, des romanciers surtout, sont maintenant publiés par de grandes maisons italiennes, telles que Marcos y Marcos (François Barcelo, Gaétan Soucy), Feltrinelli (Gil Courtemanche), Voland (Nadine Bismuth), Bompiani (Marie-Claire Blais), Baldini & Castaldi (Ying Chen), Longanesi (Réjean Ducharme), Mondadori (Anne Hébert), Bulzoni (Roland Giguère, Gilles Hénault, Paul-Marie Lapointe, Gaston Miron, Émile Nelligan, Fernand Ouelette, Jean-Guy Pilon). C'est là en fait la grande distinction qu'il nous faut faire par ailleurs entre roman/nouvelle et poésie. En effet, si les poètes, comme on l'a vu, sont nettement plus nombreux à être traduits que les romanciers, les nouvellistes et les dramaturges, leurs œuvres, souvent publiées par de petits éditeurs, sont peu diffusées (exception faite des poètes publiés par Bulzoni).

Notons également l'importance de la maison d'édition Hortus Conclusus et de sa collection *Betula* (qui signifie «bouleau»), consacrée au Québec (Jacques Poulin), ainsi que celle des Éditions Sinnos et de leur collection *Laurentide*, également consacrée au Québec (André Carpentier, Anne Hébert, Suzanne Lamy, Gabrielle Roy, Yves Thériault).

Certes, la présente étude est préliminaire et demande encore de nombreuses recherches. En attendant de pouvoir en dire davantage sur la situation de la littérature québécoise en Italie, nous pouvons néanmoins, de façon générale, observer certaines tendances intéressantes, en particulier pour ce qui est de la traduction des romans québécois contemporains, les plus représentatifs de la réalité québécoise d'aujourd'hui, et qui semblent être de plus en plus nombreux à être présentés au public italien. En espérant qu'ainsi puisse être présentée une image du Québec qui corresponde à l'image de nous-mêmes que l'on souhaite voir reflétée à l'étranger.

Nous l'avons dit, la présence de la littérature québécoise dans les librairies italiennes est une des modalités par lesquelles se manifeste l'importance de la traduction dans les échanges culturels, puisqu'elle révèle le choix des auteurs à traduire (qui traduit-on et pour qui traduit-on), mais il nous reste encore à examiner une autre composante essentielle de cette problématique: *comment* traduit-on. Il est donc intéressant de s'arrêter quelque peu au *modus operandi* des traducteurs italiens de littérature québécoise.

Les traductions étudiées, de belle facture dans l'ensemble, et effectuées par des traducteurs de renom, révèlent toutefois, comme nous l'avons évoqué plus haut, une certaine hésitation, qui semble liée parfois à une mauvaise compréhension de certains termes, en général familiers ou régionaux, ou simplement culturellement «étranges», en particulier dans des romans récents.

Les exemples les plus représentatifs de cette tendance sont sans doute le recueil de nouvelles *Les gens fidèles ne font pas les nouvelles* de Nadine Bismuth (2001), le roman *La petite fille qui aimait trop les allumettes* de Gaétan Soucy (1998) et le roman *Volkswagen blues* de Jacques Poulin (1984). Il est intéressant de noter qu'il s'agit, dans l'ensemble, de succès de librairie au Québec et qu'ils sont tous écrits dans un français que nous avons coutume au Québec de considérer relativement près de la norme internationale. Les québécismes sont en effet peu nombreux dans ces livres (sauf peut-être dans certaines nouvelles de Nadine Bismuth), ils sont souvent limités aux dialogues et, de façon générale, ils sont relativement faciles à décoder dans le contexte.

D'ailleurs, les difficultés de traduction touchent ici davantage au niveau de familiarité de certaines expressions qu'au sens lui-même. Les traducteurs font des erreurs de compréhension à l'occasion, mais souvent ils hésitent simplement à rendre les expressions avec le même niveau de familiarité, même lorsque l'on trouve en italien des termes tout à fait équivalents. Voici quelques exemples:

Nadine BISMUTH:

1. «Elle a la switch libido coincée à off.»
«L'interruttore della libido ce l'ha bloccato sull'off.»¹¹
Rétrotraduction littérale: «Elle a l'interrupteur de la libido bloquée à off.»
On note une perte nette du niveau de familiarité, qui aurait pu être évitée en utilisant un terme plus fort et plus argotique qu'*interruttore*.
2. «Pousse mais pousse égal.»
«Non ti sembra di esagerare?»¹²
Rétrotraduction littérale: «Tu ne crois pas que tu exagères?»
Ici encore, des expressions très fréquentes du type «ma dai», suivies d'une interjection, auraient permis de s'approcher bien davantage de l'effet initial.
3. «Il est tellement cheap, ce nettoyeur.»
«Costa davvero poco quella lavanderia.»¹³
Rétrotraduction littérale: «Il coûte vraiment peu ce nettoyeur.»
Le sens québécois de *cheap* a ici été manifestement mal compris.
4. «Non, mais c'est épeurant en titi.»
«No, ma un pò fa paura.»¹⁴
Rétrotraduction littérale: «Non, mais ça fait un peu peur.»
Ici encore le sens québécois de *titi* a été mal compris et identifié à un atténuateur plutôt qu'à un superlatif.

Gaétan SOUCY:

5. «Je savais qu'il me fallait me bombarder au plus sacrant dans cet ouvrage.» (Soucy, 1998, p. 102)
«Sapevo che dovevo catapultarmi alla disgraziata in quel lavoro.» (Soucy, 2003, p. 110)
Rétrotraduction littérale: «Je savais que je devais me catapultier tristement dans ce travail.»
Le sens québécois d'*au plus sacrant* n'a manifestement pas été compris.

6. «Quant aux oies blanches [...], nous allions les voir [...] sacrer le camp.» (Soucy, 1998, p. 179)
 «Quanto alle oche bianche [...], andavamo per vederle consacrare il campo.» (Soucy, 2003, p. 180)
 Rétrotraduction littérale: «..., nous allions les voir consacrer le champ.»
 Le sens de *sacrer le camp* n'a pas du tout été compris.

Jacques POULIN:

7. «Du pâté chinois !» (Poulin, 1984, p. 155)
 «Un paté cinese !» (Poulin, 2000, p. 144)
 La traduction littérale ici donne à penser qu'il s'agit véritablement d'un pâté de type chinois...

En cas de doute, on freine l'audace, disions-nous. Ce qui risque certainement d'affecter l'effet général d'un texte et, par conséquent, sa réception. De nombreux autres exemples relevés lors de notre étude, mais que nous ne pouvons présenter ici faute d'espace, indiquent clairement que dans les traductions italiennes d'œuvres littéraires québécoises, les erreurs liées au niveau de familiarité sont au moins aussi nombreuses que les véritables erreurs de sens. La solution à ces difficultés ne peut venir que d'une meilleure connaissance de la réalité culturelle et linguistique québécoise, ainsi que d'une multiplication des outils lexicographiques en ligne. À cet égard, il ne fait pas de doute que le travail accompli à ce jour est remarquable. Beaucoup reste cependant à faire, notamment sur le plan de la visibilité de la culture québécoise à l'étranger, de l'information donnée aux maisons d'édition, de la publicité, de la distribution des livres, etc. Puis il faut faire en sorte que la littérature québécoise rejoigne et séduise (elle le peut) les traducteurs, au point où ils souhaiteront véritablement se l'approprier et la faire revivre dans la langue de l'autre. Une mission difficile, mais qui peut s'appuyer sur un grand réseau de personnes et d'institutions qui, tant au Québec que partout dans la péninsule italienne, comme ailleurs dans le monde, se consacrent à la diffusion et à une meilleure connaissance de la culture québécoise à l'étranger. Ils ont en général peu de moyens, mais beaucoup d'enthousiasme. Il nous faut leur apporter tout l'appui possible. Mentionnons notamment: la Délégation générale du Québec à Rome (qui a enfin retrouvé son statut de délégation officielle), le Centro interuniversitario di Studi Quebecchesi (CISQ), l'Association italienne d'études canadiennes (AIÉC), les nombreux centres de recherche des universités québécoises qui se consacrent à la

diffusion de la culture, de la littérature et du lexique du Québec, l'Association internationale des études québécoises (AIEQ), l'Union des écrivaines et écrivains québécois (UNEQ), etc.

Il reste bien des choses à explorer. Nous l'avons précisé d'entrée de jeu, ces résultats sont préliminaires, et la situation évolue à grande vitesse. Nous espérons toutefois avoir pu présenter la traduction comme un outil pouvant contribuer à la diversité culturelle dans le monde d'aujourd'hui, ainsi qu'à une meilleure compréhension de la vision que l'on peut avoir de soi à l'étranger. La traduction vue non pas comme un instrument de la mondialisation, donc, mais bien comme un outil critique permettant d'y réfléchir.

NOTES

1. Pour plus de détails sur ce types de données, voir Sapiro (2008), Córdoba Serrano (2007), Heilbron (1999), *l'Index Translationum* de l'UNESCO, etc.
2. *Hamlet*, traduit par Michel Garneau, déménageant alors tout simplement au Lac-Saint-Jean! (Shakespeare, 1978).
3. Umberto Eco cerne bien la question lorsqu'il explique que le message à fonction esthétique est avant tout structuré de manière ambiguë (Eco, 1972).
4. À cet égard, il est intéressant également de se pencher sur le cas de la traduction des romans canadiens en Allemagne. Voir Flotow (2007).
5. Cette liste ainsi que les suivantes synthétisent l'information contenue dans plusieurs documents et sites, notamment le document *Traduzioni italiane di opere canadesi francofone* (Vaucher Gravili et Minelle, 2007), préparé en 2003, puis mis à jour en 2007, dans le cadre des travaux du Centro Interuniversitario di Studi Quebecchesi (CISQ), qui réunit des chercheurs de sept universités italiennes. Pour plus de détails sur le CISQ, et pour consulter son excellente bibliographie, voir le site suivant: http://www2.lingue.unibo.it/cisq/index_flash.htm. Les sites des grandes maisons d'édition telles que Marcos y Marcos (<http://www.marcosymarcos.com/>), Mondadori (<http://www.mondadori.it/>) ou Bulzoni (<http://www.bulzoni.it/>), ainsi que ceux des grandes librairies telles que *Feltrinelli* (<http://www.lafeltrinelli.it/home/>) ou *Martelli* (<http://www.libreriamartelli.it/>), sont également d'une grande utilité. La brochure *Leggete quebecchese – un nuovo mondo da scoprire*, préparée par la délégation du Québec à Rome en mars 2007, et que l'on peut consulter à l'adresse suivante: <http://www>.

mcccf.gouv.qc.ca/index.php?id=2430, est également fort bien documentée; en outre, contrairement aux autres bibliographies, elle fait une place importante au roman jeunesse, très populaire en Italie comme ailleurs. Il existe également une liste, bien incomplète cependant – surtout pour le volet francophone –, proposée par le site de l'Ambassade du Canada à Rome (<http://www.dfait-maeci.gc.ca/Canada-europa/italy/lista-it.asp>). À consulter également le site de l'Associazione Italiana di Studi Canadesi (AISC), à l'adresse suivante: <http://www.aiscan.it/>. Voir aussi Fratta (1985), Marcato (1982), Minelle (2004) et Zoppi (2001).

6. À noter que les cinq traductions de Louis Hémon sont toutes du même livre: *Maria Chapdelaine*.
7. Comme dans le cas de Hémon, trois des quatre traductions de Thériault sont du même livre: *Agaguk*.
8. Voir le site de L'île: <http://www.litterature.org>.
9. D'autres genres sont également recensés dans le site de L'île, mais ils ne sont pas retenus pour la présente étude. À titre d'information, mentionnons simplement qu'outre les genres cités plus haut, nous retrouvons ceux-ci: jeunesse (148), récit (129), bande dessinée (3), biographie (20). Précisons également que nous entendons ici par auteurs québécois les auteurs francophones, membres de l'Union des écrivaines et écrivains québécois (UNEQ), habitant généralement le Québec. Cette définition est certes limitative, mais elle en vaut bien d'autres et permet d'utiliser les données de l'UNEQ à titre comparatif.
10. La place importante de la poésie québécoise en Amérique hispanique est aussi remarquable. Voir à ce propos l'étude de Madeleine Stratford (2008). À noter toutefois que, comme l'explique cette étude, les nombreuses traductions de poètes québécois en espagnol sont en grande partie dues aux contacts entre les Écrits des forges et quelques maisons d'édition mexicaines, et que la distribution de ces recueils n'est pas très grande. En outre, il faudrait là aussi comparer cette réalité à celle de la traduction de romans québécois en espagnol.
11. «Cheap love» (Bismuth, 2001, p. 55); «Amore a buon mercato» (Bismuth, 2003, p. 35).
12. «Le brunch» (Bismuth, 2001, p. 64); «Il brunch» (Bismuth, 2003, p. 40).
13. «La tradition» (Bismuth, 2001, p. 196); «La tradizione» (Bismuth, 2003, p. 129).
14. «La tradition» (Bismuth, 2001, p. 205); «La tradizione» (Bismuth, 2003, p. 136).

BIBLIOGRAPHIE

- BERMAN, Antoine (1984) *L'épreuve de l'étranger: culture et traduction dans l'Allemagne romantique: Herder, Goethe, Schlegel, Novalis, Humboldt, Schleiermacher, Hölderlin*, Paris, Gallimard, 311 p.
- BISMUTH, Nadine (2001) *Les gens fidèles ne font pas les nouvelles*, Montréal, Boréal, 226 p.
- _____ (2003) *La fedeltà non fa notizia*, Roma, Voland, 155 p. [traduction de Cristiano Felice]
- BRISSET, Annie (1990) *Sociocritique de la traduction*, Longueuil, Le Préambule, 347 p.
- CÓRDOBA SERRANO, María Sierra (2007) «La fiction québécoise traduite en Espagne: une question de réseaux», *Meta*, vol. 52, n° 4, p. 763-792.
- ECO, Umberto (1972) *La structure absente*, Paris, Mercure de France, 446 p. [traduit de l'italien par Uccio Esposito Torriguani]
- FLOTOW, Luise von (2007) «Revealing the "soul of which nation?": Translated literature as cultural diplomacy», dans ST-PIERRE, Paul et KAR, Prafulla C. (dir.) *In Translation: Reflections, Refractions, Transformations*, Amsterdam, John Benjamins Press, p. 187-200.
- FRATTA, Carla (1985) «Traduzioni italiane di testi letterari quebecchesi», *Il Veltro*, vol. 19, n°s 3-4, p. 303-312.
- HEILBRON, Johan (1999) «Towards a Sociology of Translation: Book Translations as a Cultural World-System», *European Journal of Social Theory*, vol. 2, n° 4, p. 429-444.
- MARCATO, Franca (1982) «Présence de la littérature québécoise en Italie», dans CAMERLAIN, Lorraine et al. (dir.) *Lectures européennes de la littérature québécoise: actes du Colloque international de Montréal, avril 1981*, Montréal, Leméac, p. 45-59.
- MINELLE, Cristina (2004) «Traduzioni italiane di opere quebecchesi (1990-2003): «un défrichement qui se fait»», *Francofonia*, n° 46, p. 33-47.
- MOUNIN, Georges (1955) *Les belles infidèles*, Paris, Cahiers du Sud, 159 p.
- NOVELLI, Novella (1982) «Traductions italiennes de Maria Chapdelaine», dans CAMERLAIN, Lorraine et al. (dir.) *Lectures européennes de la littérature québécoise: actes du Colloque international de Montréal, avril 1981*, Montréal, Leméac, p. 64-74.

- POULIN, Jacques (1984) *Volkswagen blues*, Montréal, Québec/Amérique, 290 p.
- _____ (2000) *Volkswagen blues*, Roma, Hortus Conclusus, 304 p. [traduction de Maria Rosa Baldi]
- SAPIRO, Gisèle (dir.) (2008) *Translatio: le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS Éditions, 427 p.
- SHAKESPEARE, William (1978) *Hamlet*, Montréal, VLB Éditeur, 152 p. [traduction de Michel Garneau; illustrations de Maureen Maxwell]
- SOUCY, Gaétan (1998) *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, Montréal, Boréal, 179 p.
- _____ (2003) *La bambina che amava troppo i fiammiferi*, Milan, Marcos y Marcos, 192 p. [traduction de Francesco Bruno]
- STRATFORD, Madeleine (2008) «La identidad quebequense traducida al español: modos de difusión de la poesía quebequense en el mundo hispánico», dans GRANERO DE GOENAGA, Ana Maria et al. (dir.) *La Traducción: Hacia un encuentro de lenguas y culturas*, Córdoba, Comunicarte, p. 143-166.
- VAUCHER GRAVILI, Anne de et MINELLE, Christina (2007) *Traduzioni italiane di opere canadesi francofone*, Québec, Association internationale des études québécoises, n.p.
- VENUTI, Lawrence (1995) *The Translator's Invisibility: A History of Translation*, London, Routledge, 353 p.
- ZOPPI, Sergio (2001) «L'émergence des études québécoises en Italie», *Globe: revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, p. 229-237.